

L'on voit marcher une servante
A pas mignon,
Parée comme une gouvernante,
D'un Cotillon;
Les Rubans et la pervintaille,
A double rang,
Contre le froid gardent sa taille
Superbement.

En ce peis le froid extrême
Dure huit mois,
Les mantelets les jupons d'indienne
Et quelque fois:
En y joignant souvent la danse,
Défendent bien.
Des maux que causent l'imprudence,
L'on ne craint rien.

Souvent l'on n'a pas de chemise
Dessus son Corps,
Mais les manchettes quoiqu'on dise
Brillent encore:
L'ample coiffure a de soi-même—
De quoi garder
Le reste du corps de Vilaine—
Malpropreté.

L'on n'a chez soi ni pair, ni pâte,
Ni grain, ni lard:
Mais quelque peu que l'on en tâte,
D'un air gaillard,

Toujours l'abondante farine
Sur les cheveux,
Fait faire à tous riant mine,
A qui mieux mieux.

Tel n'a pas de quoi faire instruire
Tous ses enfans,
Ni pour lui-même apprendre à lire
Chrétienement.
Mais chez lui le Rum ne manque,
Pas plus que l'Eau,
Et très souvent il en présente
Plus qu'il en faut.

L'ouvrage dit-on, toujours presse,
Infiniment,
Et l'on ne donne à la paresse
Pas un moment:
Mais en fumant le temps se passe,
Sans y penser,
Que l'on ne pourra, quoiqu'on fasse,
Recompenser.

Les Calumets les tabatières
Et les Rubans,
Le Rum et toutes les manières
D'ajustement
Font d'un peis que la nature
Avait orné,
Une des plus triste demeures
D'infortunés.



L'OUVRIER



A lui le labeur, à lui la fatigue, à lui le poids du jour, à lui le profond sommeil exempt de rêves, à lui la force, à lui la santé. Le voilà courbé sur l'arbre abattu la veille; au bruit de la scie et des marteaux, au grincement des rabots, dort l'enfant confié à sa force et à son cœur; le souffle léger qui sort des lèvres roses de l'enfant anime d'une ardeur nouvelle les bras vigoureux de l'ouvrier.

C'est lui qui luttera contre les obstacles et les contradictions de ce monde, mais qui sait si, près de cet établi, ne viendra pas circuler la lumière et régner la paix? Qui sait si, sur cet escabeau, grossièrement fabriqué des restes d'un chêne abattu, ne viendra pas s'asseoir un Ange aux grandes ailes, apportant cette joie profonde dont le cœur de l'homme a soif et dont il ne peut se rassasier? Qui sait si, au bruit de ses outils, il n'entendra pas chanter près de lui la voix douce de l'espérance? Sur les murs dégarnis de son pauvre logis, il verra briller les premiers rayons du soleil, il verra les premières splendeurs du jour, il verra

la rosée matinale, il respirera le premier parfum de la rose épanouie; à lui la fraîcheur première de tout ce qui doit éblouir le monde; sur sa tête courbée au travail avant le jour, est tombée l'abondante rosée qui doit rafraîchir la terre. Il est leste, il est joyeux; sa femme chante en travaillant, et le fils qui lui est né sera heureux. Que lui fait le lit de satin sur lequel s'est endormi hier l'homme qui est mort aujourd'hui? Il respire à pleine poitrine, et son cœur bat en s'éveillant. Que lui fait la lumière factice à l'ombre de laquelle s'est enivré hier l'homme qui passe en chancelant? Le soleil éclaire sa maison; ses rayons traversent les rideaux baissés du berceau de son enfant. Que lui fait la couronne fanée de cette femme endormie aux fatigues du bal? Sur sa fenêtre est né, entre deux pierres, un beau pied de réséda. Que lui fait le bruit de l'orchestre? la fauvette chante sur son toit.

Que lui font ces équipages qui roulent avec tant de fracas? Sa femme est leste et riante le dimanche à son bras; l'air est léger, les feuilles s'ouvrent, le prin-